



Emanuela Trevisan Semi, et Hanane Sekkat Hatimi.- *Mémoire et représentation des juifs au Maroc: les voisins absents de Meknès* (Paris: Publisud, 2011).

Mémoire et représentations des juifs au Maroc est un livre écrit à quatre mains, par deux universitaires méditerranéennes: Mme Emanuela Trevisan Semi professeur d'études hébraïques et juives à l'Université de Ca' Foscari de Venise et Mme Hanane Sekkat Hatimi professeur d'études islamiques et de langue hébraïque à l'Université Sidi Mohamed Ben Abdellah. Les deux auteures se sont attelées à la tâche, combien ardue, de faire revivre un Passé qui semble enfoui dans les mémoires et qui tend à disparaître avec ses derniers dépositaires juifs et/ou musulmans. Aussi les auteures ont-elles l'idée judicieuse d'ajouter à leur titre un autre (sous-titre) qui a donné le ton à cet ouvrage d'histoire et de mémoire: *Les voisins absents de Meknès*.

Dès les premières pages, les deux auteures construisent un appareil théorique rigoureux et clair pour aborder leur thématique. L'on sait déjà que c'est une gageure, car le nombre de témoins de cette époque s'amointrit de jour en jour... Publié dans les Éditions Publisud (2011) avec le concours de l'Institut Maghreb Europe, il vient enrichir la Bibliothèque marocaine par une étude qui s'écarte de l'histoire officielle, ou du moins écrite, pour s'adonner à "l'histoire marginale" dont les dépositaires sont des hommes et des femmes du peuple, toutes religions confondues (musulmane et juive). Mais cet écart ne doit pas nous induire en erreur car l'argumentation des deux auteures se construit en se référant à l'Histoire. Cette dernière constitue le squelette sur lequel elles ont bâti leur démonstration. Si l'ouvrage nous rappelle celui de Robert Assaraf,¹ ouvrage historique et incontournable dans toute recherche dans ce domaine, celui de nos deux auteures rajoute une nouvelle pierre à

1. *Éléments de l'Histoire des Juifs de Meknès*, Centre de Recherche sur les juifs du Maroc (Rabat: Éditions et Impressions Bouregreg, 2010).

l'édifice puisqu'il évoque le non-dit, le négligé ou plutôt l'oublié. Ainsi, cet ouvrage traite des contours de l'histoire pour la mettre en valeur, la rendre plus éloquente afin de transmettre un message en interrogeant la mémoire du partage du passé judéo-musulman pour comprendre le présent tout en essayant d'éviter les stéréotypes idéologiques et les influences médiatiques. Le lieu de cette étude est Meknès. Choix qui n'est pas fortuit et que les auteures justifient par le rang économique et politique qu'occupait cette ville impériale qui était, également, une ville où le Protectorat français avait installé ses bases militaires. La ville de Meknès représente un plus par rapport aux autres villes du Maroc: elle est la ville des deux mellahs.

Les deux auteures se sont posées la question: "de quoi se souvient-on? et qu'oublie-t-on? et comment? quelles traces mnésiques la mémoire collective des habitants de Meknès garde-t-elle de cette cohabitation? comment le juif s'est-il construit dans le regard de l'autre."

Pour répondre à ces questions, les deux auteures se sont penchées sur ce qui était encore vivant dans les mémoires individuelles puisque ce qui était épargné par l'oubli peut être considéré comme faisant partie du patrimoine commun. Ainsi, les souvenirs recomposés peuvent reconstituer des pans d'histoire qui allaient s'anéantir dans l'oubli. Pour ce, et pour mener à bien leur entreprise, les auteures ont mobilisé des sources variées prises presque dans toutes les sphères de la société de Meknès: différents âges, appartenance à différentes cultures, prise en considération de la présence des deux religions.

L'espace lui-même renferme cette mémoire: les maisons gardent jusqu'à maintenant la même architecture, les mêmes ornements, les mêmes couleurs. Le présent ne cesse d'évoquer le passé; le passé, lui, s'invite au présent et s'impose continuellement. Les juifs, anciens propriétaires de ces lieux, reviennent chaque année pour accomplir une sorte de pèlerinage dans ces espaces d'histoire et de mémoire. Le passé continue, mais pour combien de temps?

Une fois la problématique élaborée, l'espace délimité, l'articulation de l'argumentation s'est déroulée en deux grandes parties, certes, inégales et on comprend pourquoi. La première: s'est intéressée à l'histoire de la communauté juive de Meknès (38 pages), la deuxième est plus volumineuse (300 pages) et plus développée que la première puisqu'il ne s'agit pas de refaire l'histoire, mais de revisiter la mémoire collective et c'est là le défi des auteures.

Trois volets structurent l’enquête:

Le premier volet détaille surtout les représentations au quotidien exprimées parmi les musulmans qui étaient au contact des juifs: les classes aisées, les professeurs et les intellectuels (Hommes et femmes confondus).

Le deuxième volet a pour but de proposer au lecteur une comparaison avec les perceptions des jeunes et des étudiants qui n’ont pas connu “le temps des juifs”. Il est évident que l’impact des médias et des images télévisuelles auront leur poids sur la construction des stéréotypes face à la transmission de la mémoire de génération en génération.

Le troisième volet, lui, est dédié aux juifs demeurés à Meknès. Les auteures se sont attelées à comprendre leurs attitudes et les images qu’ils nourrissent d’eux-mêmes. Ils conservent un fort sentiment de nostalgie glorifiant le passé où existait la grande communauté juive de Meknès, laquelle communauté était garante de la transmission de traditions plusieurs fois millénaires.

Les réminiscences commencent à partir de l’entre deux guerres. Cette période fut florissante pour l’économie de la ville. L’élite intellectuelle juive occupa la sphère du tertiaire: le commerce du gros et demi-gros. Les juifs étaient présents dans le commerce de produits considérés comme stratégiques: sucre, thé, savon... Généralement, on peut considérer les juifs de Meknès comme appartenant à la classe moyenne, vivant à l’aise et investissant dans l’éducation de leurs enfants.

Ceci dit, les deux auteures ne manquent pas de souligner que Meknès devint petit à petit un centre de propagande sioniste en mettant l’accent sur quelques dates phares comme par exemple 1942, où la délégation marocaine a participé à la Conférence d’*Atlantic City*, ou encore 1954 date à laquelle il y eut de réelles vagues de départs vers le nouvel Etat (Israël) qui rendirent la ville exsangue de sa composante juive.

Les auteures relèvent que la question palestinienne avait un impact terrible sur la cohabitation entre les deux communautés. Les procès d’intentions venaient alimenter les rumeurs et les stéréotypes. Ainsi le juif, progressivement, se métamorphosa en “sioniste, traître et conspirateur.”

Au cours de la lutte pour l’indépendance, les deux grands partis nationalistes du Maroc revendiquent l’indépendance. La communauté juive, à sa tête Joseph Berdugo, préfère l’attentisme. Fait interprété par le reste du peuple comme un ralliement à l’occupant français. D’aucuns ne manqueront pas de donner à cet acte une interprétation religieuse. L’affrontement aura lieu au premier anniversaire de la déposition du sultan Mohammed V (août 1954), lorsqu’à Petit-Jean (Sidi-Kacem) une foule de musulmans s’attaqua aux

commerces juifs et provoqua la mort de six juifs marocains. Ainsi l'équilibre et la paix s'en trouvèrent-ils mis à rude épreuve. L'une des conséquences de ce massacre fut le départ massif des juifs pour Israël. Départ qui avait continué même après l'Indépendance.

Dans le même ordre d'idées, on créa le wifâq, association qui avait comme but la promotion de l'entente entre juifs et musulmans. Son président d'honneur n'était autre que le prince héritier Moulay Hassan, le futur Hassan II. Sous son égide, de multiples actions sociales ont vu le jour: on avait compris que les uns avaient besoin des autres. Le leader nationaliste Allal El Fassi, alla même devant la communauté juive lancer un appel à la fidélité à la patrie et au roi. Il encouragea ses compatriotes juifs à ne pas hésiter à racheter les propriétés et les biens des anciens colons.

Mais l'Indépendance vint avec son lot de surprises: dévaluation et restructuration de l'économie nationale. C'est ainsi que les juifs marocains affectés par la crise économique, à l'instar de leurs autres compatriotes préférèrent quitter le pays à la recherche d'un avenir meilleur. Mais dès le mois de mai 1956, on chassa les réseaux sionistes: les bureaux de Kadima étaient scellés. Le gouvernement marocain avait-il la ferme volonté d'arrêter l'exode des juifs vers la Terre promise, et ce, malgré les différentes pressions? Néanmoins, les juifs nantis arrivaient à avoir un passeport individuel à condition de ne pas s'en servir pour rejoindre Israël pays d'emblée considéré comme ennemi. Et pourtant, les départs pour la Terre promise ne s'amenuisent pas et du Mellah on vit partir un grand nombre de jeunes et d'artisans.

La mort du Roi Mohammed V plonge le Mellah dans une surprise hagarde. Le Roi qui était considéré comme un *tsadiq*² a été honoré par une procession où les juifs ont exprimé leur tristesse.

L'exode continuait, mais discrètement. Le Mellah, alors qu'il se vidait progressivement de sa composante juive, se remplissait d'une autre musulmane. Ainsi devient-il un lieu de bon voisinage et un symbole de tolérance: jusqu'au premier trimestre 1967, on pouvait recenser 10962 juifs à Meknès. Cette accalmie était due en premier lieu au "*statu quo*" entre Israël et ses voisins arabes.

Mais une atmosphère crispée planait sur le Mellah en 1967 lorsque la BBC annonçait l'imminence de la défaite arabe face à l'armée israélienne. Les appels au boycott des commerces juifs n'ont pas fait d'émules et les juifs ont continué à vivre discrètement dans le Mellah où l'on constatait la présence de policiers.

2. Le mot en hébreu signifie saint.

Suivirent deux décennies, où les juifs marocains quittaient Meknès, non pour s’installer en Israël, mais pour rejoindre leurs enfants en France ou au Canada, partis poursuivre leurs études.

Les deux auteurs au terme de la première partie regrettent le fait que les monuments renfermant l’histoire des juifs de Meknès ne soient pas mis en valeur, car ils font partie de la mémoire collective, nationale, au sein d’une ville qui, elle-même, est considérée comme patrimoine universelle de l’humanité.

A la lumière du rappel historique, défileront différents sujets récurrents dans les entretiens menés au sein de la société meknassie. Ces sujets sont considérés comme relevant de marqueurs identitaires attribués aux juifs marocains par leurs compatriotes musulmans. Pour plus de visibilité et de discernement, les auteures ont distingué les représentations appartenant aux musulmans du souk, celles appartenant aux classes moyennes, aux intellectuels, aux jeunes amazighs d’origine rurale venus à Meknès pour étudier et puis la jeunesse proprement dite.

Si les auteurs soulignent avec insistance le fait que les juifs savaient très bien “garder leurs distances,” ces mêmes distances sont perçues autrement par les musulmans: elles représenteraient une dissymétrie sociale en donnant l’exemple des codes alimentaires juifs qui empêchaient ces derniers de participer aux repas des musulmans. Par contre, le maintien d’un habitat séparé (le Mellah) et le respect d’une endogamie stricte étaient bien vus.

A en croire les auteures, qui s’appuient sur des travaux académiques d’une part et sur leurs enquêtes menées avec méticulosité d’une autre, les juifs marocains ont pu garder leurs traditions millénaires grâce à ces distances. D’ailleurs les musulmans eux-mêmes y voyaient une condition nécessaire pour le développement des relations inter-communautaires basées sur le respect et la tolérance. On l’a compris et on n’insistera jamais trop, ce sont ces mêmes distances qui laissent bien ouverts les canaux de la communication intercommunautaire.

Les auteures poussent encore plus loin leur investigation posant la question suivante: qu’est-ce qui distingue le juif du musulman? Quand on pose cette question les interlocuteurs appartenant à des milieux populaires ne trouvent aucune différence entre un juif et un musulman. Selon eux, les deux partagent les mêmes codes vestimentaires, linguistiques et le même aspect physique. S’il y a des différences, elles existeraient plutôt au niveau socio-économique.

Les auteures à force d’interroger la mémoire collective, font découvrir au lecteur que la véritable distinction viendrait plutôt des femmes juives. Elles

étaient les premières à porter des vêtements à la française: chemises et longues jupes à plis et des capes tricotées. Une autre distinction: leur peau claire et leur dialecte ou encore la prononciation judéo-hispanique qui déclenchait l'hilarité et suscitait la nostalgie chez leurs compatriotes marocains qui ont connu ce passé de cohabitation. Cet accent juif était partagé par les habitants de Fès. Les Meknessis considéraient les choses ainsi car à leurs yeux, les habitants de Fès sont des convertis. De nos jours, ce qui rend les juifs plus distincts c'est l'adoption du français au détriment de l'arabe; phénomène qui s'est produit avec la colonisation et qui s'était poursuivi.

Les auteurs s'attaquent à un autre aspect de cette vie juive haute en couleurs: la "bouffe,"³ l'alimentation ou le jeûne qui constitueraient la seule différence surtout en périodes de fêtes ou de rituels. Les personnes interrogées gardent précieusement en mémoire les noms des fêtes et des mets qui les accompagnaient. Elles ne tarissent pas d'éloges sur la manière de les confectionner. Ni la manière de cuisiner, ni celle de manger ne représentaient des préjugés anti-juifs, au contraire, on en parlait avec sympathie et admiration, bref c'était le temps du partage.

Les personnes interrogées racontent même comment elles ont appris à faire la mahya,⁴ à cuisiner des aliments dont les musulmans avaient tendance à se débarrasser.

Pour mieux illustrer leurs propos, les auteures évoquent la fin de la Pâque juive marocaine: la *Mimouna* où les juifs se déguisaient en musulmans et les hommes en femmes. Cela réduisait la distance entre les deux communautés, et les uns mangeaient à la table des autres. Les échanges de nourriture étaient fréquents, et les auteures de rappeler que de nos jours la fête n'a plus ces caractéristiques: la mémoire n'existait que parce que les hommes la nourrissaient et la gardaient. Les auteurs, pour le grand plaisir du lecteur, reproduisent même un chant composé en l'honneur de cette fête où se mêlaient juifs et musulmans et où –aujourd'hui– on ressent regret et nostalgie.

Le partage symbolique de la nourriture dans le respect même des codes alimentaires de chaque communauté avait encouragé la sociabilité entre juifs et musulmans. L'insistance de l'une ou l'autre communauté sur sa différence alimentaire doit être perçue comme l'affirmation d'un trait identitaire symbolique. La convivialité existait, avec des contraintes que l'on respectait de part et d'autre. Ceci dit, il n'était pas question de pousser ces mêmes limites jusqu'au mariage! D'ailleurs les auteures évoquent des proverbes à ce sujet

3. Terme utilisé par les interlocuteurs et repris par les auteurs. Il est plus significatif car il évoque l'hospitalité et le savoir faire en matière culinaire chez les juifs.

4. Littéralement *eau de vie*.

tout en mettant le lecteur en garde: ce qui peut être considéré comme rare, ne l’est pas en vérité, car il y a eu des mariages mixtes mais souvent entourés de mystères et même de couleurs tragiques.

Les deux auteures insistent sur cette cohabitation qui avait lieu, également, dans l’interdit et la prohibition quand le musulman allait boire de l’alcool chez le juif ou encore quand ce dernier allait fumer chez les musulmans pendant le Shabbat. Ainsi une sphère de tolérance, de socialisation, de connivence, unissait-elle les deux communautés.

Contrairement aux idées reçues, les musulmans avaient une profonde connaissance des codes religieux israélites. A ce propos les auteures avancent des anecdotes et même des blagues. Au hammam, par exemple, il y avait le *miqweh*, bassin réservé aux femmes juives que les femmes musulmanes respectaient en s’en tenant à distance, car il s’agit de pureté rituelle. Ce même lieu, attaché au sacré, était un lieu de cohabitation et de respect. A l’unanimité, les personnes interrogées, attestent que les bagarres n’ont jamais eu lieu avec les juifs (ves) car selon la représentation que l’on a d’eux, ils sont craintifs et pacifiques. Deux représentations qui collent –à en croire les personnes interrogées- à leur tempérament comme une seconde nature. A cela s’ajouterait une autre image que l’on a du juif: un être ayant un pouvoir surnaturel: fqih, sorcier, porte-bonheur...

Mais quand il y avait conflit, et c’était le cas pendant les années soixante, chaque camp en profitait pour railler l’autre: chacun avait sa stratégie; les juifs avaient leurs jeux de mots et leurs moqueries. Les auteures ne manquent pas de rappeler les tournois de poésie dans le sud du Maroc où juifs et musulmans se livraient à des joutes rimées qui avaient une fonction libératrice et cathartique.⁵

Soucieuses de mettre en valeur cette mémoire commune et de la sauvegarder, les auteures s’attaquent à un autre aspect du juif marocain, celui du juif porteur de modernité et de progrès. Grâce à leur mobilité géographique, au renouveau de leur système éducatif, et aux réseaux internationaux auxquels ils adhéraient, les juifs marocains représentaient le trait d’union entre le Maroc et l’Europe, autrement dit, le Maroc et la modernité... Les auteures ne manquent pas de souligner qu’ils étaient les premiers à apprécier le progrès et à l’introduire dans leur environnement.

D’autres aspects et réflexions suivront. Le lecteur n’en sera qu’édifié. On n’a pas envie d’arrêter, d’autant plus que le document se lit comme un roman. Après lecture, on ne voit plus les choses comme avant et on s’inquiète

5. Voilà encore une fois un aspect à découvrir et à mettre en valeur par les chercheurs pour la sauvegarde de cette mémoire commune.

même du nombre qui va diminuant de ces compatriotes juifs gardiens de la tradition et dépositaires de toute une mémoire collective et commune.

Tout au long de leur enquête, les auteures ont traqué cette mémoire en partage menacée par le temps... On ne peut cacher notre plaisir d'avoir fait des découvertes, d'avoir dépoussiéré notre mémoire, d'avoir retrouvé *l'autre* qui est également notre *moi* intime.

A la fin de cet ouvrage, on revoit l'histoire commune judéo-musulmane (au Maroc) avec nostalgie tout en jetant un regard interrogateur et prospecteur sur l'avenir.

M. Mounsif El Houari

Université Sidi Mohamed Ben Abdellah

Fès